



**Elisa Shua
Dusapin
Vladivostok
Circus**

ZOE

VLADIVOSTOK CIRCUS

AUX ÉDITIONS ZOÉ
DU MÊME AUTEURE

Hiver à Sokcho, 2016
Prix Robert Walser, Régine Desforges, SGDL, Alpha

Les Billes du Pachinko, 2018
Prix suisse de littérature, Prix Alpes-Jura

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Hiver à Sokcho, Folio Gallimard, 2018
Le regard du lièvre, photographies de René Lièvre,
Éditions d'autre part, 2018

Les Billes du Pachinko, Folio Gallimard, 2020

ELISA SHUA DUSAPIN

VLADIVOSTOK CIRCUS

ZOE

*Les Éditions Zoé remercient la République et Canton du Jura
de son soutien à la publication de ce livre.*

© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2020
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Notter+Vigne

Illustration : © Romain Guélat

ISBN 978-2-88927-801-5

ISBN EPUB: 978-2-88927-802-2

ISBN PDFWEB: 978-2-88927-803-9

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien
de la République et Canton de Genève,
et de l'Office fédéral de la culture.*

Pour Chick

Je ne suis pas attendue, je pense. Pour la énième fois, le guichetier parcourt la liste des personnes autorisées. Il vient de faire sortir un groupe de femmes enchignonnées, musculeuses, les yeux bridés. Derrière la grille, j'ai aperçu le dôme de verre, la pierre marbrée sous les affiches de la saison. Je répète que je suis costumière. Le guichetier finit par se tourner vers un écran de télévision. Il ne comprend pas l'anglais, me dis-je encore, pour me rassurer. Je m'assieds sur ma valise, tente d'appeler mon correspondant, un certain Léon, le metteur en scène. J'ai un rire nerveux. Mon téléphone n'affiche plus que trois pour cent de batterie. Comme je m'éloigne en quête d'un lieu où la recharger, je suis hélée par un homme depuis l'intérieur du cirque. Il accourt en retenant ses lunettes. Son corps en longueur contraste avec celui des filles croisées plus tôt. Je lui donne la trentaine.

— Désolé, s'exclame-t-il en anglais, je t'attendais dans une semaine ! Je suis Léon.

— On n'avait pas dit début novembre ?

— Si ! C'est moi, je suis dans les nuages.

Nous contournons le bâtiment jusqu'à une petite cour qu'une palissade sépare de l'océan. Le rivage apparaît entre les lattes. Des lampions s'entortillent sur un arbre. Une caravane beige domine un mobilier en fer forgé, des assiettes traînent sur les tables en guise de cendriers, d'autres rougies par de la sauce tomate. Sur les chaises, sous-vêtements de sport et de dentelle recroquevillés.

Léon me fait pénétrer dans un couloir sombre en arc de cercle. Il me traduit les écriteaux punaisés aux portes : administration, accès aux coulisses, arrière de la piste. Chambres et vestiaires sont au premier étage. Tout en haut sous la coupole, le réfectoire. Nous arrivons au bas d'un escalier. Que je l'excuse un instant, il va chercher le directeur au repas. Il monte en courant.

Du haut des marches, un chat me fixe, blanc, presque rose. Je lui tends la main. Il s'approche. Sa couleur étrange est celle de sa peau. Il n'a presque pas de poils. Il se frotte à mes jambes. Je me redresse, vaguement dégoûtée.

Léon revient flanqué d'un homme dans la cinquantaine, cheveux platine, qui me salue d'une main ferme. Léon traduit en simultané. Le directeur est navré du malentendu, rire bref, j'ai un peu d'avance mais bien sûr il ne va pas me renvoyer si loin chez moi, d'ailleurs c'est un honneur d'accueillir un jeune talent de la couture européenne. En ce moment, le Vladivostok

Circus joue son grand spectacle d'automne. D'ici la fermeture hivernale à la fin de la semaine, il m'invite à y assister autant que je le désire. Le seul problème concerne le logement : toutes les chambres sont occupées par les artistes. Je vais pouvoir m'installer après leur départ.

Je me force à sourire, dis que je me débrouillerai. Le directeur fait claquer ses mains, c'est donc parfait ! que je n'hésite pas à le solliciter si nécessaire.

Il n'attend pas ma réponse pour s'enfermer dans son bureau. Je remercie Léon pour la traduction. Il hausse les épaules. Il est Canadien, a enseigné l'anglais. Je peux compter sur lui. J'en profite pour partager mon inquiétude : je sors à peine de l'école, je viens du théâtre et du cinéma, je n'ai jamais travaillé pour le cirque, il le savait, n'est-ce pas ? À propos, je ne suis pas certaine d'avoir compris, comment allons-nous procéder si les artistes s'en vont la saison terminée ? Léon opine de la tête. Ce n'était pas très clair en effet. Normalement, tout le monde quitte les lieux, les artistes se dispersent dans les cirques de Noël. Mais le trio à la barre russe, avec qui nous collaborerons, s'est arrangé avec le directeur pour préparer son prochain numéro au Vladivostok Circus sans payer de loyer, en échange de quoi il se produira ici dans le spectacle du printemps.

— Anton et Nino sont des stars, précise Léon. Pour le directeur, c'est un bon deal. Pas sûr de l'inverse, mais c'est comme ça.

Je prends l'air convaincu, tout en mesurant ce qui me sépare du milieu circassien. Tout ce que je sais du trio en question, c'est qu'il est célèbre pour son numéro intitulé *Black Bird*, dans lequel Igor, le voltigeur, effectue cinq triples sauts périlleux à la barre russe. J'ai fait des recherches avant ma venue, découvert l'existence de cet engin long d'environ trois mètres, large de vingt centimètres, soutenu à chaque extrémité par l'épaule d'un porteur, et sur lequel le troisième membre du groupe enchaîne des figures. La discipline demeure l'une des plus périlleuses car l'acrobate n'est pas assuré.

— C'est toi qui a imaginé le numéro avec Igor? je demande.

— Oh non ! Je ne l'ai pas connu avant son accident.

— L'accident?

— Tu ne savais pas? Ça fait cinq ans qu'il ne saute plus. Il y a une nouvelle. Anna.

Il me dit qu'elle vient de partir en ville avec Nino mais Anton est dans sa chambre, il peut me présenter, sinon le lendemain après le spectacle. Je m'empresse de dire demain, c'est très bien.

— C'est peut-être mieux, oui. Anton comprend toutes les langues mais parle à peine anglais...

Les spectacles sont terminés pour aujourd'hui. Il doit ranger. Est-ce que je le suis? Je prétexte la fatigue, les bagages, l'hôtel à trouver. Il balaie l'air d'un geste de la main. Il m'aidera pour tout ça.

À l'entrée des coulisses, une bouffée d'odeur animale me pénètre, aigrette, visqueuse. Des brins de paille jonchent le sol. Parois sales. On dirait une écurie compartimentée de velours, chevaux remplacés par des cerceaux, tiges en métal, boules de bois qui m'arrivent à la taille, entrelacs de câbles et drones en forme d'avion, chapeaux à paillettes suspendus à des crochets. Léon tire sur une corde, les rideaux s'ouvrent.

Je m'avance sur la piste. Un tapis la recouvre. Bossellement, talc et reste d'eau accusent la fin du spectacle un peu plus tôt. L'espace est moins grand qu'il ne paraît de l'extérieur. Quatre cents places, tout au plus. Gradins rouges, en velours aussi. Une plateforme surplombe l'entrée du public, avec six chaises et lutrins, tambours, contrebasse. La place de l'orchestre.

— Tu as besoin d'un coup de main? je demande à Léon, qui escalade un pylône pour décrocher le trapèze.

À mon soulagement, il ne répond pas. Je ne me vois pas le rejoindre aussi haut. Ses manipulations font vaciller un projecteur. Il éclaire une déchirure dans la tenture sur les fenêtres. Un morceau de ciel apparaît. Je m'étonne de la nuit, des étoiles. Il n'est que dix-huit heures. À présent, Léon enroule le tapis.

— Je peux faire quelque chose? je répète.

Il secoue la tête, tendu par l'effort. La terre battue libérée du plastique épaissit les odeurs,

comme si tout venait d'ici, d'animaux tapis, écrasés par nos pieds.

— Ça sent fort...

— Tu veux dire, c'est infect ! s'exclame Léon.

Il dit que le cirque ne travaille plus avec des animaux depuis son arrivée, sept ans auparavant. L'odeur ne s'estompe pas. Personne ne sait pourquoi.

— L'hiver, ça sent moins, mais l'été, c'est terrible, avec la chaleur, les projecteurs, le public.

Il jette un coup d'œil à la ronde avant d'ajouter plus bas :

— Je crois surtout que ça n'a jamais été vraiment bien nettoyé...

Il rentre dans les coulisses. Les lumières s'éteignent. Avant de le rejoindre, je me retourne sur la piste. Un rayon de réverbère s'infiltré par la fêlure. Il jaunit les gradins, vieillit tout d'un siècle. La lumière finit par buter sur la contre-basse. Couchée sur le côté, on dirait qu'elle attend, lasse de s'égosiller, l'archet en travers des hanches, les spectateurs du lendemain.

Léon m'a trouvé un hôtel au centre-ville, à deux kilomètres du cirque, en face du port et de la gare. Un bâtiment de l'époque soviétique, couloirs interminables, chambres immenses, murs saumon. Des natures mortes encadrent les fenêtres. J'ai pris les escaliers de secours pour connaître le chemin au cas où l'ascenseur tomberait en panne. Je vois le va-et-vient des navettes pour le Japon, la Chine, la Corée, et celui des trains ralliant Saint-Pétersbourg et Moscou, neuf mille kilomètres à l'ouest, en six jours.

Je défais ma valise, plie mes habits. J'ai peu de choses, mes bottes d'hiver, mon pull et ma salopette en velours côtelé prennent le plus de place. Je refais l'inventaire de mes outils de travail : chutes de tissu, fil, aiguilles, trousse de ciseaux, colle, peinture, maquillage, et ma machine à coudre la plus légère pour le voyage. Je la laisse dans son étui. Je n'ai pas de table où la poser. Contrairement à ce qui était annoncé sur internet, il n'y a pas de réfrigérateur non plus. C'est embêtant, comme je resterai longtemps, mais je préfère cela plutôt que loger au

cirque. L'idée de partager l'intimité d'inconnus me préoccupait.

Sous la douche, j'examine la plaque de psoriasis sur ma nuque. Elle commençait à poindre avec la remise de mon projet de diplôme au début de l'été. Il me semble qu'elle s'accroît. Je me laisse tomber sur le lit, cheveux mouillés, visionne des vidéos de barre russe. Les porteurs ont les bras en croix sur la barre, le corps tendu, penché en avant, la tête levée vers l'acrobate. L'image est de mauvaise qualité sur mon téléphone, le réseau lent. Il saccade les gestes, donne l'impression d'insectes humanoïdes qui se tortillent. Je me renseigne sur cette Anna. Le site du Vladivostok Circus dit qu'elle vient d'Ukraine. À dix-huit ans, elle a été championne de trampoline avant de se distinguer à la barre russe comme l'une des trois athlètes féminines capables de quatre triples sauts périlleux. Nous avons le même âge. Vingt-deux ans.

J'éteins l'écran, une boule dans la gorge. Les trois prochains mois m'apparaissent soudain comme une éternité.

L'odeur du sucre a remplacé celle des animaux. Je me suis installée au dernier rang. Un pylône me cache la piste. En me penchant sur la droite, je la vois mieux. J'ai cédé une meilleure place à un enfant dont la mère a voulu m'offrir leur popcorn pour me remercier, je l'ai refusé car le garçon s'est mis à crier.

Sur les accords de l'orchestre, la parade commence. Je compte une trentaine d'artistes. La plupart de leurs costumes font référence aux traditions russes et chinoises, au Moyen Âge occidental, royauté, religion. Clowns aux motifs d'Arlequin. Un peu cliché, je trouve. Numéros de jonglage, contorsion, force. Les filles asiatiques forment des pyramides humaines sur les balles que j'ai vues en coulisses. La plus jeune, debout sur les épaules d'une autre, ne doit pas avoir plus de douze ans. À plusieurs reprises, elle perd l'équilibre et se fait rattraper in extremis par celles restées au sol. Elle ne cesse de sourire, même en chutant. Un trapéziste leur succède. Pour seul appui, tête à l'envers, il mord un plot